

Saint-Laurent de Grenoble : un site archéologique devenu musée

Autor(en): **Colardelle, Renée**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Cahiers d'archéologie romande**

Band (Jahr): **134 (2012)**

PDF erstellt am: **28.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-835809>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



SAINT-LAURENT DE GRENOBLE : UN SITE ARCHÉOLOGIQUE DEVENU MUSÉE

Renée COLARDELLE

L'église Saint-Laurent de Grenoble est un édifice célèbre dès le XIX^e s. Jacques-Joseph Champollion, frère aîné de l'égyptologue, est le premier à révéler l'existence à Grenoble d'une crypte fort ancienne située sous le chœur de l'église haute¹. Prosper Mérimée, Inspecteur général des Monuments historiques, ne vient à Grenoble qu'en 1839 lors de son deuxième voyage en Isère. S'il ne fait pas grand éloge de la ville, en revanche son attention est attirée par la crypte Saint-Oyand pour laquelle il va jouer un rôle important. Il veillera à la conservation du monument et interviendra pour qu'il soit classé au titre des monuments historiques². L'architecte Pierre Manguin est chargé des travaux. Son projet est accompagné de dessins de la crypte³. Si Mérimée vante leurs mérites, en revanche il émet les plus grandes réserves sur le projet de restauration fourni par l'architecte : « *l'architecte me paraît trop préoccupé de rendre à cet édifice son aspect monumental... je crains que cette opération n'ait pour résultat de faire disparaître, ou du moins de rendre incertaines, toutes les traces importantes au point de vue de l'archéologie de la première construction* ». Et il conclut magistralement : « *En un mot, c'est de la conservation du monument dans son état actuel dont il faut se préoccuper et non de sa restauration* »⁴.

Entre-temps, les courriers ont été rédigés et la crypte est classée au titre des Monuments historiques le 26 février 1850 (fig. 1). De très nombreux auteurs s'intéressent à l'édifice. Les publications se multiplient. Elles ne portent que sur la crypte, les auteurs ne connaissent pas l'ampleur du site conservé dans le sous-sol de l'église et de ses abords. Dans les années 60, Raymond Girard, architecte des Bâtiments de France, effectue des sondages dans le sous-sol de la nef de l'église en partant de la crypte. Devant l'ampleur des murs qui apparaissent, il demande à ce que des archéologues prennent la suite.

SAINT-LAURENT DE GRENOBLE : L'ÉTUDE

C'est en 1978 qu'il nous est confié la direction des recherches archéologiques qui se poursuivront durant 20 ans⁵. La méthode employée et les résultats obtenus ont joué un rôle important dans les décisions prises concernant la mise en valeur du site. La fouille a été pratiquée en *open area*, zone par zone. Fouille minutieuse et précise quelle que soit la période concernée, études stratigraphique et architecturale systématiques, relevés au vingtième auxquels s'ajoutent parfois des plans de détail (certaines sépultures) au dixième voire, pour les peintures murales, grandeur nature, photographies en noir et blanc et en couleurs, forment une documentation précise et fiable. Selon les techniques mises au point par H.R. Sennhauser en Suisse alémanique et Ch. Bonnet dans le canton de Genève, on réalise en particulier des

1. CHAMPOLLION-FIGEAC 1803.

2. Nous disposons des cinq rapports des visites effectuées par P. Mérimée entre 1839 et 1851. Archives de la Direction de l'architecture à Paris, dossier crypte Saint-Laurent.

3. Les dessins aquarellés de Pierre Manguin sont conservés à la Médiathèque de l'architecture et du patrimoine à Paris sous les numéros d'inventaire suivants : 1341, 1342, 1344, 5464.

4. MALLION 1979, pp. 104-105.

5. L'étude complète du site a fait l'objet d'un doctorat : COLARDELLE 2008.



Fig. 1 — La crypte Saint-Oyand (photo Frédérick Pattou).

relevés pierre à pierre où chaque détail d'appareil, de mortier ou d'enduit, est individualisé pour argumenter une interprétation poussée des phases de construction, de réparation ou de reconstruction.

Nous avons fondé l'étude du site sur la stratigraphie relative des phases architecturales et des phases d'inhumations. Ces dernières ont été déterminées uniquement à partir de la chronologie relative des tombes telle qu'elle ressort des observations de terrain (stratigraphie), sans tenir compte *a priori* de leur typologie ou du mobilier déposé. L'orientation n'a pas été non plus considérée comme un critère d'attribution à une phase d'inhumation, sauf dans le cas où elle est visiblement imposée par la présence d'un mur associé à une phase identifiée. Nous n'avons pas tenu compte de la typologie des tombes établie par ailleurs⁶ mais nous avons adopté la même terminologie afin de pouvoir, *a posteriori*, comparer nos résultats à ceux observés ailleurs. Plus de 1 500 tombes ont été fouillées et 15 phases d'inhumation individualisées.

Les phases architecturales ont été déterminées suivant le même principe appliqué à l'analyse précise des maçonneries. Seule la stratigraphie relative des niveaux d'occupation, de destruction, d'inhumation et des phases architecturales mises en évidence par les études d'appareil a été prise en compte pour caler celles-ci en chronologie relative puis absolue. Nous ne nous sommes pas pour cela dispensée de tenter une étude comparative avec les monuments contemporains afin de mettre en évidence les convergences avec d'autres sites ou, au contraire, les particularités de Saint-Laurent; mais cela a été fait au cours d'une démarche distincte et ultérieure, de manière à ne pas risquer d'influencer le résultat.

L'étude du mobilier et quelque vingt-cinq datations par le radiocarbone ont permis de caler les phases d'inhumation en chronologie absolue, l'élément le plus récent donnant la fourchette de datation auquel la phase d'inhumation considérée ne peut

6. COLARDELLE *et al.* 1996, pp. 271-303.

pas être antérieure (*terminus ante quem*). Le *terminus post quem* de chaque phase est donné par le *terminus ante quem* de la phase suivante. L'étude des textes n'a pas été omise. Tout ce travail pour aboutir à ce schéma qui montre l'évolution architecturale du site de Saint-Laurent du IV^e au XIX^e s. (fig. 2).

LE CONCEPT : CONSERVATION, PRÉSENTATION DU SITE ET DES COLLECTIONS *IN SITU*

Une question essentielle : dans un monument comme Saint-Laurent, devait-on privilégier la lisibilité du caractère diachronique des vestiges, ou choisir une période (ici la période romane, puisque le monument en élévation, fonctionnel, est l'église prieurale et paroissiale pourvue d'une crypte) ? Par voie de conséquence, devait-on adopter le principe d'une restauration ou celui de la conservation ? La réponse s'est imposée très tôt. C'est l'édifice lui-même, ses particularités, l'histoire et les comportements culturels et sociaux dont il témoigne qui doivent guider le choix. Le choix était dès lors facile : privilégier la continuité, la mise en évidence des filiations et des évolutions – et donc la diachronie –, laisser grand ouvert le sol de la nef médiévale et moderne pour donner à lire les racines du monument actuel et pour permettre aux spécialistes de revenir poursuivre la discussion, ne pas craindre la complexité, source de questionnement pour le visiteur, source aussi d'émotion, de sentiment devant l'épaisseur du temps dont témoigne une architecture aussi souvent remise sur le métier et transformée. Cette richesse, il est de notre devoir de la transmettre.

Par voie de conséquence logique, il fallait chercher dans le site à conserver et non à restaurer, à tout montrer et non à sélectionner ce qu'on distingue. C'est la raison pour laquelle le parti a été de refuser tout enlèvement de structures, même partiel, quelle que soit leur valeur pédagogique ou esthétique.

Dès 1980, l'ensemble du site est classé monument historique et dans le même temps l'église est désaffectée par décision du conseil épiscopal. La coordination des recherches avec les travaux de restauration et d'aménagement du circuit de visite dirigés par Jean-Louis Taupin a été extrêmement féconde⁷. Toutes les structures maçonnées mises au jour sont conservées en l'état, sans rajout ni démontage d'aucune sorte. Le site est livré au public dans toute sa complexité mais aussi toute son authenticité. Ce qui est vrai pour les structures anciennes l'est aussi pour les peintures murales récentes. Le décor pictural de la voûte de la chapelle de la Vierge construite en 1829, avait été endommagé par des infiltrations d'eau. Il a été demandé au restaurateur de ne pas effectuer de restitution. Une teinte neutre évite d'attirer le regard tout en respectant le parti général pris pour la conservation. Il est essentiel que les vestiges soient l'objet du même traitement quelle que soit l'époque. L'atmosphère des lieux s'en ressent, le visiteur y est sensible.

Dans une société où les moyens de communications virtuelles se développent de façon spectaculaire, il est important de prendre également en compte ce phénomène.

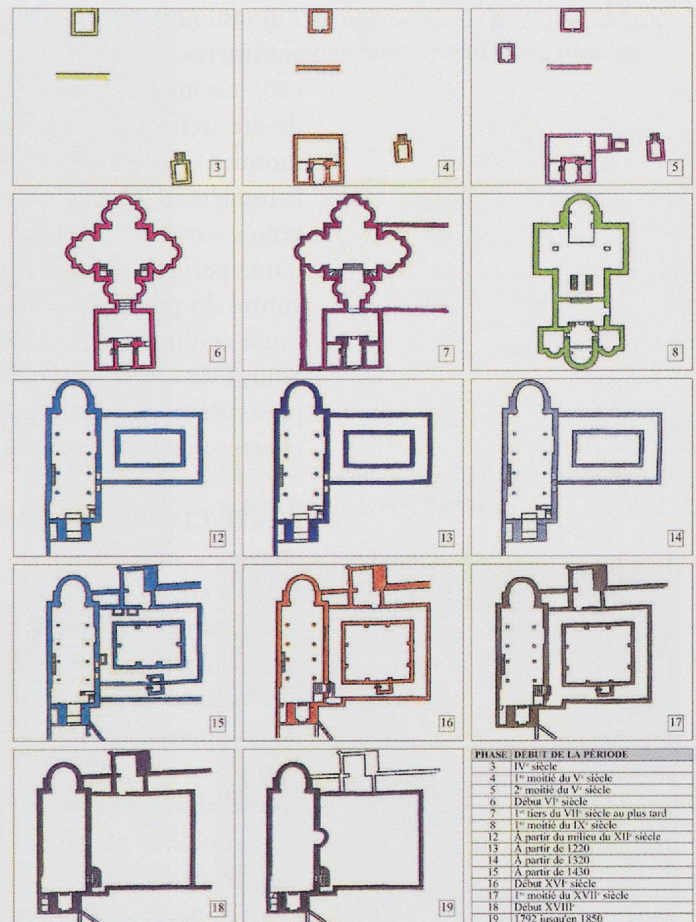


Fig. 2 — Évolution des phases architecturales du IV^e au XIX^e siècle (Renée Colardelle).

7. Jean-Louis Taupin, Architecte en chef des Monuments historiques, a été en charge du dossier de 1980 à 1991.

Aujourd'hui, nous disposons déjà d'une liste impressionnante de sites accessibles sur internet. Ils offrent la possibilité d'effectuer une visite de lieux historiques souvent très imagée et bien documentée. En 1999, une recherche sur les termes « musée de site archéologique » faisait apparaître 14 000 liens, en janvier 2012 le nombre se monte à 2 980 000 liens. Qu'en sera-t-il dans quelques années ? Il est évident qu'à la lumière de l'évolution constatée depuis moins de quinze ans, les propositions de visites virtuelles de plus en plus sophistiquées vont se multiplier. Dans le contexte d'une perte de contact de plus en plus redoutable avec la réalité matérielle, la rencontre du public avec un lieu véritable prendra, davantage encore qu'aujourd'hui, toute sa dimension et toute sa valeur.

Source de sentiments et d'émotions qui ne devront rien à l'artifice, l'authenticité préservée risque fort de devenir l'une des rares motivations susceptibles de faire contrepoids à l'image aseptisée.

À SITE COMPLEXE, PRÉSENTATION DIDACTIQUE

De tels choix, dont on a énuméré les principaux avantages mais qui ont comme contrepartie une certaine difficulté de compréhension par le public le plus large que l'on se doit de satisfaire, ont un corollaire : créer les conditions d'une visite intéressante, pédagogique, où puissent naître des questions auxquelles des réponses soient apportées. Plusieurs décisions ont été prises pour satisfaire à cette obligation morale.

Tout d'abord, conserver sur place non seulement les vestiges architecturaux, mais aussi mobiliers : les fragments de sculptures trouvés dans des remblais ou en remploi, les épitaphes et inscriptions de toutes époques, les pierres tombales épigraphes ou non, mais aussi la multitude d'objets perdus au cours du temps, les offrandes et dépôts funéraires, les vestiges de la vie monastique, etc. En somme, ne pas limiter Saint-Laurent à un monument visitable, mais en faire simultanément un musée, un musée de site bien sûr. Ces collections sont indispensables pour accompagner les différents vestiges immobiliers et leur donner leur sens.

La seconde décision est l'extension du site visitable aux abords de l'église, où se trouvent plusieurs mausolées antiques et paléochrétiens, le cloître, certains bâtiments conventuels et des aménagements défensifs médiévaux et modernes. Pour cela, il fallait bien sûr construire des enveloppes architecturales modernes permettant la protection des vestiges et couvrant les aménagements liés à la visite et à la muséographie.

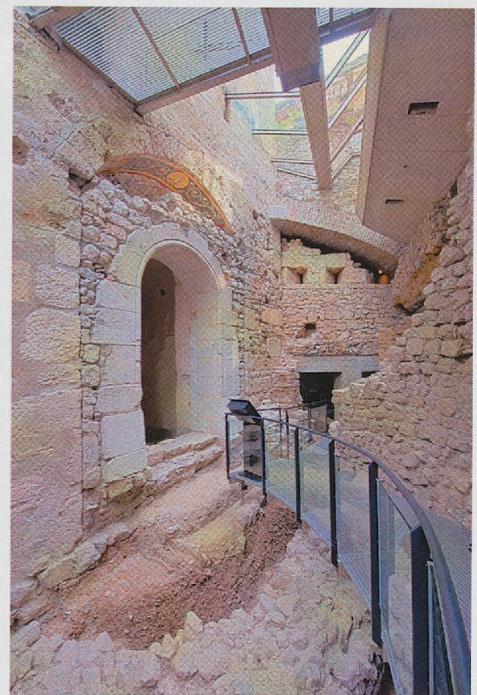
La forme du circuit de visite lui-même a constitué le choix le plus difficile, et aussi l'idée la plus intéressante et originale de l'architecte Jean-Louis Taupin⁸. Nous souhaitons un aménagement clairement distinct des architectures anciennes – et indépendant des anciennes circulations – un itinéraire permettant une découverte progressive des détails du monument mais une permanente référence à l'ensemble, un circuit en boucle pour éviter le croisement des visiteurs lorsqu'ils ne sont pas accompagnés, et un seul accès principal, à la fois entrée et sortie, pour limiter les frais de personnel tout en maintenant une sécurité satisfaisante. La solution retenue a été celle d'un accès par le clocher, permettant au visiteur qui doit emprunter le chemin accédant aux fortifications de mieux percevoir la place de l'église dans la topographie mouvementée de la rive droite de l'Isère et dans la configuration globale de Grenoble antique, et offrant la possibilité d'organiser l'espace d'accueil, de boutique et de sanitaires logés dans l'épaisseur du bastion militaire de l'enceinte Haxo du XIX^e s. sans créer de disgracieuses adjonctions aux édifices anciens. Le circuit de visite est audacieux : une tribune suspendue offre aux visiteurs une vision d'ensemble, stupéfiante, des vestiges mis au jour dans la nef (fig. 3). On évite d'utiliser les anciens passages. Les matériaux utilisés sont très contemporains : le verre,

8. L'APD (1983) de l'architecte est consultable au musée.



Fig. 3 — La tribune conçue et réalisée par Jean-Louis Taupin, ACMH (photo David Richalet).

Fig. 4 — Circuit de visite à l'ouest du clocher porche (photo David Richalet).



le métal et le béton. À l'extérieur de l'église, des verrières protègent les vestiges des intempéries (fig. 4)⁹. Leur conception affirme clairement leur fonction. Il s'agit de lever toute ambiguïté. La nouvelle fonction des lieux est clairement montrée.

Un appareil didactique (panneaux de textes, images, plans, maquettes, audiovisuel) était proposé jusqu'en 2003 pour enrichir la compréhension de la visite. Ce dispositif provisoire a permis de tester les réactions des visiteurs qui se sont dit impressionnés et intéressés par la perception originale et instructive qu'il offrait.

LA MUSÉOGRAPHIE

Principes généraux de présentation de l'exposition permanente

Les principes muséographiques ont été définis dans cette perspective principale : rendre compte de la richesse de l'édifice, de son évolution architecturale, de son ancienneté ; rendre intelligible un site sur lequel ont été conservés des vestiges relevant de périodes très différentes (du IV^e au XIX^e s.). Les périodes de l'histoire

9. La figure 4 montre le circuit de visite conçu et réalisé par Jean-Louis Taupin, Architecte en chef des Monuments historiques, en charge du dossier de 1980 à 1991. La structure de verre et d'acier mise en place au sud de l'église a été conçue par l'Architecte en chef des Monuments historiques Alain Tillier en charge du dossier de 1994 à 2011.

architecturale du site de Saint-Laurent reflètent les phases successives de l'histoire, en particulier religieuse, de Grenoble. Il fallait faire en sorte que la visite fournisse aux visiteurs une approche de celle-ci. La muséographie devait donc permettre de dépasser la seule lecture architecturale pour favoriser la compréhension des fonctions de l'édifice. Au-delà des pierres, il s'agissait d'évoquer les gens qui ont construit ces murs, ceux qui ont commandité la construction des édifices, donner à comprendre leurs motivations et leurs objectifs.

La présentation est conçue de telle manière qu'elle rende le visiteur libre de ses mouvements et de ses centres d'intérêt. Il peut donc, à son gré, parcourir le circuit de visite, la muséographie rendant intelligible telle ou telle partie de l'édifice pour laquelle il montrera une curiosité particulière. Le principe de la visite commentée devient de ce fait secondaire. Il reste néanmoins présent, pour répondre à des demandes particulières : celle des visiteurs qui refusent cette liberté et réclament au contraire une directivité dans la visite, celle des publics spécifiques pour lesquels il est parfois nécessaire d'adapter le commentaire général par exemple au thème choisi par l'enseignant pour ses élèves.

Aménagements scénographiques : conception et réalisation Jean-Noël Duru

Pour rendre attractive et ludique la découverte du site, l'existant actuel étant d'emblée très spectaculaire, il a été décidé de ne pas multiplier les procédés scénographiques classiques susceptibles de rendre plus complexe sa lecture. Aucun panneau de texte et d'image de grand format ne s'impose pour tenter d'aborder les lieux. Le visiteur est emmené dans les dimensions historiques, spirituelles et émotionnelles du parcours à l'aide de procédés de diffusion numérique de toute dernière génération – son, audioguidage, écrans et projections de lumière et d'images – programmés et pilotés par informatique. La rencontre entre le vestige et son visiteur émerge du territoire sensoriel de l'image et du son. Dans une continuité du parti pris archéologique, tout est donné à voir et à entendre dans sa globalité, tel que l'archéologue le livre à la fois unique et multiple.

Multiplés époques, multiples croyances, multiples strates de l'Histoire et de l'Humanité sont racontées par les audioguides, les bornes interactives et les vitrines qui révèlent, à chaque étape de la visite, les découvertes exposées, leur enseignement, la simulation en film 3D des édifices qui se sont succédé depuis l'Antiquité. Seule concession au spectaculaire, des cycles de projections géantes, déclenchés au passage du visiteur, racontent la mémoire du lieu et servent, là, à pointer un détail, à raconter une zone de fouilles, un style architectural et, ici, à théâtraliser l'espace, le magnifier, le restituer à chaque époque (fig. 5). Plaisir des yeux, plaisir d'apprendre, les supports didactiques contemporains rapprochent les connaissances entre elles, reconstituent le puzzle de l'Histoire et redonnent vie aux lieux selon leur mémoire. Ils présentent aussi l'avantage de respecter le travail de l'archéologue : les lumières s'éteignent et l'on retrouve le site tel que sorti de terre.

Ce passionnant travail de création et de réalisation des programmes diffusés a été conçu par Jean-Noël Duru et son équipe¹⁰.

LA COMMUNICATION

Le coût de l'ouverture d'un musée au public est conséquent pour l'autorité qui décide de financer le projet. Ici, ce fut la Ville de Grenoble de 1978 à 1992, conjointement de 1992 à 2003 avec le Conseil général de l'Isère qui assume l'ensemble des charges depuis 2003. Par voie de conséquence, l'organisme de tutelle est attentif à sa fréquentation. C'est là qu'intervient la communication. Les documents papier (affiches, feuillets, dépliants, brochures) ont prouvé leur efficacité mais nécessite un

10. Bernard David-Cavaz, Yannick Bonnefoy, Philippe Borsoi, Christophe Gaillard.



▲ Fig. 5 — Aperçu de la scénographie dans la nef de l'église Saint-Laurent conçue par Jean-Noël Duru (photo Frédéric Pattou).



◀ Fig. 6 — Exemples du graphisme créé pour le musée: site web, signalétique, affiche, logo (Jean-Jacques Barelli).

budget non négligeable. En revanche, nous disposons aujourd'hui de la possibilité d'une communication gratuite sur internet: site web, réseaux sociaux, etc. Nous avons constaté son efficacité mais aussi la nécessité de maîtriser l'outil. La liberté sur internet permet à quiconque de présenter votre institution (création d'un site, d'une page sur les réseaux sociaux, etc.). Il est plus facile de prendre les devants que de devoir rectifier l'existant¹¹.

Force est de constater que l'image donnée du site est importante. Elle doit être facilement repérable et si possible dans toutes les langues. Pour cela, la collaboration d'un graphiste est fructueuse à plus d'un titre. Ce fut le cas avec Jean-Jacques Barelli avec qui nous avons beaucoup échangé sur les contenus avant qu'il n'aborde le travail de création. Tous les documents produits ont désormais un point commun: l'image choisie. Le nom du musée a fait aussi l'objet d'une concertation. Le choix conditionne le logo dont l'image doit être, autant que faire se peut, bien repérable et facilement associée à l'institution (fig. 6).

11. Présence du MAG sur internet: Wikipedia, Google Earth, site web du musée: <http://www.musee-archeologique-grenoble.fr/>, liens d'accès vers les pages Facebook en page d'accueil.

La mise en valeur de Saint-Laurent de Grenoble comme celui de la cathédrale de Genève constituent des cas exceptionnels. À Grenoble, l'intérêt des vestiges paléochrétiens, renforcé encore par les découvertes et la présentation du baptistère du groupe épiscopal primitif, commandait des choix particuliers. L'interpénétration des concepts de musée de site et de monument, dans la perspective d'une explication globale de l'évolution des fonctions et des traits culturels, du paganisme au christianisme, des cultes funéraires aux offices paroissiaux, caractérise en définitive le parti choisi. La crypte elle-même, dont les proportions réduites et la position facilitent un traitement particulier, échappe à cette option, constituant, à la racine du monument et à mi-parcours de visite, un lieu de recueillement où se ressent davantage qu'ailleurs l'atmosphère sacrée du site. Ainsi peut-on satisfaire à la fois le besoin de compréhension et de pédagogie que l'on éprouve devant un ensemble diachronique que chaque siècle a façonné ou modifié, et d'émotion esthétique face à ce qui demeure l'un des chefs-d'œuvre de l'histoire de l'art religieux du haut Moyen Âge occidental.

Plus largement, cette expérience attire l'attention sur un procédé de mise en valeur de sites complexes, où à travers la diachronie on peut souligner les principales évolutions d'une civilisation, après une étude archéologique exhaustive ou quasi exhaustive. Le maintien *in situ* des objets recueillis, au plus près de leur contexte, les rend davantage porteurs de sens que s'ils étaient présentés ailleurs, dans un autre musée. Ainsi, du site à l'histoire de la ville – qui est obligatoirement évoquée en toile de fond de l'ensemble de la présentation, et que le monument contribue à éclairer – et même à l'histoire générale, le visiteur est amené à une réflexion à la fois élargie et sans cesse ramenée aux particularités qui distinguent le site.

Ces quelques réflexions, n'ont pas la prétention d'apporter la réponse, définitive et univoque. Tout site archéologique est un cas particulier et sa mise à disposition du public dépend évidemment de la nature du gisement.

BIBLIOGRAPHIE

- CHAMPOLLION-FIGEAC Jean-Jacques, *Dissertation sur un monument souterrain existant à Grenoble*, Grenoble, 1803, 27 p.
- COLARDELLE Renée, *La ville et la mort, Saint-Laurent de Grenoble, 2000 ans de tradition funéraire*, Bibliothèque de l'Antiquité tardive n° 11, Turnhout, Belgique, 2008, 414 p.
- COLARDELLE Michel *et al.*, « Typo-chronologie des sépultures du bas-Empire à la fin du Moyen Âge dans le Sud-Est de la Gaule », in : *Archéologie du cimetière chrétien*, Revue Archéologique du Centre de la France 11, Tours, 1996, pp. 271-303 (Actes du 2^e colloque ARCHEA, Orléans, 1994).
- MALLION Jean, *Prosper Mérimée et les monuments du Dauphiné. Lettres et rapports inédits de Prosper Mérimée recueillis et annotés*, Cahiers de l'Alpe publiés par la Société des Écrivains Dauphinois, 1979, 121 p.